

Un vitrail à la fenêtre

Louise Giroux

Numéro 46, hiver 1990

Le vitrail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, L. (1990). Un vitrail à la fenêtre. *Continuité*, (46), 29–40.

UN VITRAIL À LA FENÊTRE

par Louise Giroux

Certains quartiers résidentiels de Montréal évoquent encore ce temps où le décor de la maison s'animait volontiers de l'éclat chatoyant des vitraux.

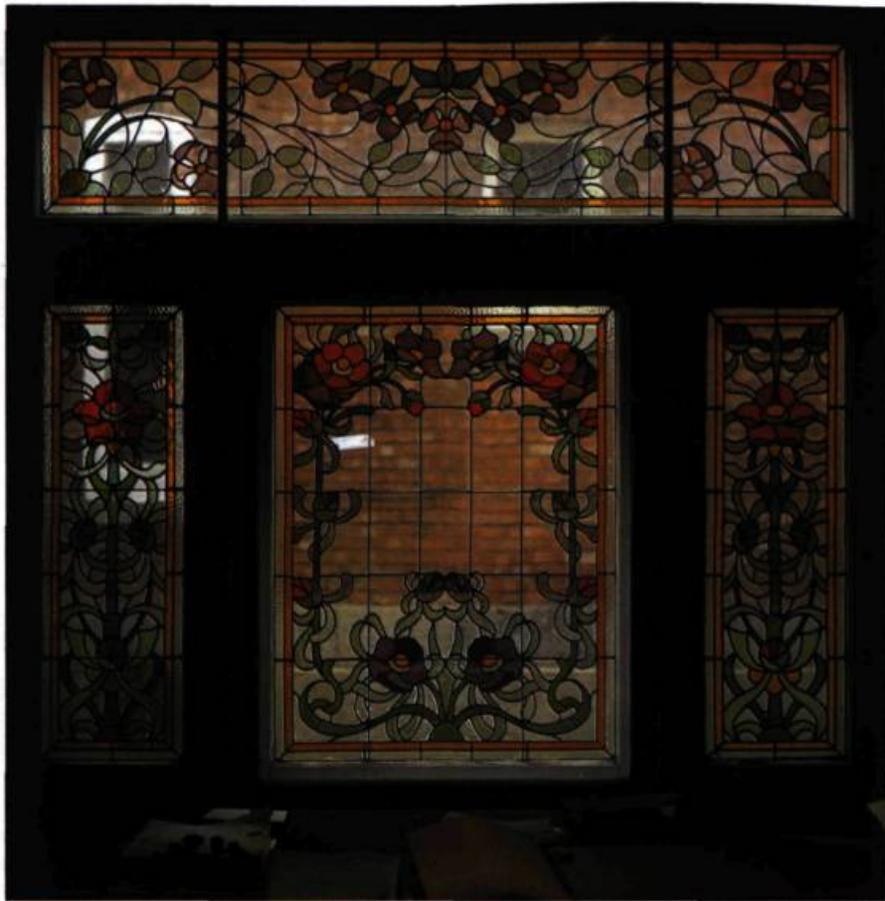
Résidences de la fin du XIX^e siècle à Westmount. Les vitraux participent au caractère pittoresque de la maison d'esprit victorien.
(photo: Nancy Mongrain)



Habitation type montréalaise, rue Saint-Denis. Toutes les fenêtres en façade sont ornées de vitraux. (photo: Yve Laviolette)

En se promenant dans plusieurs quartiers résidentiels de Montréal, on serait porté à paraphraser Mark Twain et à dire qu'on ne peut lancer un caillou sans briser un vitrail... de maison. Le promeneur attentif remarquera en levant les yeux bon nombre de fenêtres ornées de vitraux. En observant bien, il se rendra compte que le vitrail s'intègre surtout aux maisons bâties au tournant du siècle. Les maisons antérieures à 1880 en possèdent rarement, tandis que celles qu'on a construites après la Seconde Guerre mondiale en sont totalement dépourvues.

L'emplacement du vitrail varie peu. À l'extérieur, il se trouve dans l'imposte – la partie haute et fixe des fenêtres et des portes – occupant parfois toute la surface de la baie. À l'intérieur de la maison, la présence du vitrail est plus difficile à déterminer. On le découvre sur des portes intérieures, des portes de vaisseaux encastrés et des puits de lumière, et dans les cages d'escalier des maisons unifamiliales.



LE LANGAGE DU VITRAIL

À la fin du XIX^e siècle, le vitrail participe au caractère pittoresque et individualisé de la maison victorienne. Les motifs inspirés de la nature sont rendus d'une manière idéalisée ou fortement stylisée, en aplat sur le verre. On ne tient plus compte des lois de la représentation picturale, comme la perspective et le modelé, pour privilégier l'aspect bidimensionnel du support. Ce type de vitrail qui a perdu toute fonction anecdotique ou symbolique s'est imposé à la fin du siècle lorsque les mouvements *Arts and Crafts* puis Art nouveau ont favorisé l'essor des arts décoratifs. Le vitrail exécuté à la manière *Arts and Crafts* se caractérise par des couleurs plutôt sourdes, la présence d'une bordure, parfois d'un médaillon peint incorporé à la mosaïque de verre, une composition centrée et une armature de plomb qui rythme et souligne figures et détails. La rareté du vitrail peint dans l'architecture domestique s'explique aisément par son coût élevé: l'addition de grisaille, de sels d'argent ou d'émaux constitue une étape supplémentaire dans la production et exige l'intervention d'un peintre-verrier.

Vitrail dans le goût Art nouveau attribué à l'atelier Henri Perdriau, vers 1913. Les tiges terminées en coup de fouet, la richesse chromatique et l'emploi de verres opalescents caractérisent ce style. (photo: Nancy Mongrain)

Les motifs rencontrés sont les végétaux, les paysages, la figure humaine et animale et les motifs héraldiques. On retrouve une grande diversité d'espèces florales présentées isolément ou regroupées. La composition des paysages est peu élaborée, se résumant à quelques éléments stylisés: le réseau de plomb qui forme le tracé des éléments et le choix des couleurs suffisent à créer l'image recherchée. La simplicité de ces compositions n'est pas sans rappeler les illustrations de livres pour enfants. La figure humaine peut être représentée en pied dans un paysage. Dans d'autres cas, seule la tête ou le buste se détache sur un fond neutre, dans un médaillon. Le traitement de ces figures est plus naturaliste, les traits et le drapé des vêtements sont retouchés au pinceau. Enfin, les motifs héraldiques – écu ou blason, cartouche, couronne, fleur de lys – sont schématisés et ne composent pas de véritables armoiries comme c'est le cas pour les vitraux d'institutions ou ceux des grandes familles d'Europe.

Au début du XX^e siècle, le vitrail s'intègre largement à ce qu'on désigne aujourd'hui comme l'habitation type montréalaise: il s'agit d'habitations en rangée, comprenant deux ou trois logements superposés, dont la façade est le plus souvent en brique, et qui sont munies invariablement, à l'avant comme à l'arrière, de balcons, de galeries et d'escaliers extérieurs¹. À la différence de la maison victorienne dont l'ornementation est personnalisée, l'habitation type, par sa standardisation, porte le sceau de l'anonymat des grandes villes. Le décor extérieur de ces maisons en rangée étant plus dépouillé, le vitrail s'en trouve revalorisé. Dans les maisons plus cossues, il demeure une façon de se particulariser.

L'Art nouveau marque une partie importante de la production du verre au cours des années 1900-1920. Le vitrail est d'ailleurs l'une des rares manifestations de ce mouvement à Montréal. Les vitraux Art nouveau se reconnaissent à la sinuosité de la ligne, aux tons éclatants dus à l'emploi de verres opalescents, et au dessin envahissant toute la surface vitrée, se ramifiant du centre vers le pourtour. Leur sujet s'inspire essentiellement de la flore dont les éléments se prêtent bien aux arabesques. Ces vitraux sont de type mosaïque, sans rehauts de peinture. Une vaste gamme de verres laminés industriellement, de type «cathédrale», est offerte sur le marché, remplaçant le verre soufflé à la bouche devenu trop coûteux à importer. Le verrier peut ainsi juxtaposer des verres de textures différentes pour créer un effet. Dans les années 1920, avec l'essor de la construction domiciliaire à Montréal, le vitrail devient l'élément décoratif dominant de l'habitation type. On observe une schématisation progressive des motifs allant jusqu'à l'abstraction. Certaines compositions obéissent aux mêmes règles d'organisation où le motif se répète sur toute la largeur du panneau. La régularité géométrique de ces motifs est telle que les figures semblent avoir été tracées au pochoir. Les plombs font partie intégrante de la composition et les retouches au pinceau sont inexistantes. Le vitrail tire toute sa beauté de sa simplicité. Les lignes épurées, faciles à exécuter, garantissent une production peu coûteuse.



Ce vitrail à décor de glycines, choisi dans le catalogue Hobbs publié vers 1915, coûtait 3,60\$ le pied carré. (photo: Nancy Mongrain)

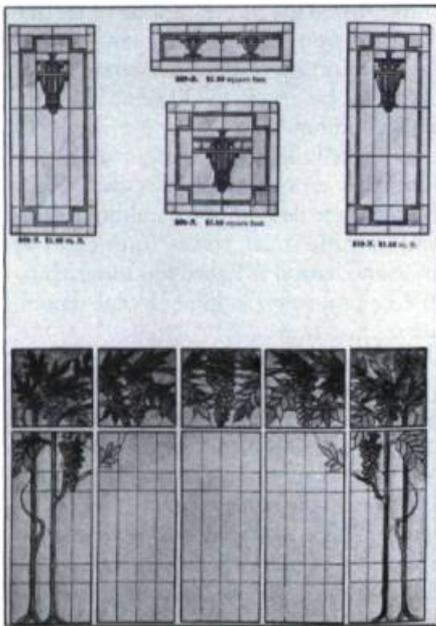


Planche du catalogue publié en 1914 par la National Ornamental Glass Manufacturers' Association et utilisé à Montréal par la compagnie Hobbs. (photo: Louise Giroux)

LES FABRICANTS

D'où proviennent ces vitraux? Qui les fabriquait? En tentant de répondre à ces questions, on constate que ces vitraux ne portent ni signature ni marque distinctive qui permettraient d'en identifier le fabricant. Cela est d'autant plus étonnant qu'habituellement dans les églises et les édifices publics, les maîtres verriers identifient clairement leurs oeuvres. Par ailleurs, certains modèles de vitraux se répètent non seulement dans un îlot d'habitations en rangée construites vraisemblablement par le même entrepreneur, mais aussi dans des maisons différentes et éloignées. Ces observations nous amènent à poser l'hypothèse que les vitraux étaient fabriqués en série.

Les recherches nous ont permis de retracer une vingtaine d'importateurs et de fabricants de vitraux établis dans la métropole entre 1880 et 1930. Il importe de distinguer ici le fabricant de l'artiste qui conçoit et exécute le vitrail. La réalisation peut être faite par une ou plusieurs personnes, selon la taille de l'atelier. La frontière exacte entre le travail du maître et celui de ses assistants est difficile à établir car il existe une étroite collaboration entre les membres d'un même atelier. L'importateur, lui, est un commerçant, un agent distributeur pour une firme étrangère. Il n'est pas un artiste mais un marchand qui vend le produit fini.

Les fabricants répertoriés diffèrent par la taille de leur entreprise ou leur mode de production. Les ateliers Spence, Castle, Beaulieu, Grimson, Perdriau, O'Shea, Kelsey et Nincheri fabriquent des vitraux sur commande, destinés surtout aux églises et aux édifices publics. Mais l'état actuel de la recherche ne permet pas de leur attribuer des vitraux pour résidences. Une exception: un ensemble vraisemblablement exécuté dans l'atelier Perdriau.

D'après des membres de la famille, Henri Perdriau (1877-1950) aurait peut-être reçu des commandes de vitraux pour des résidences particulières mais il n'en reste aucune trace dans les archives. On lui attribue cependant un ensemble de vitraux créés pour deux maisons jumelées construites en 1913, rue Bloomfield, à Outremont. Ces vitraux sont décorés de sujets floraux, exécutés en verre opalescent dans le goût Art nouveau. La fleur représentée et la composition varient d'un vitrail à l'autre, d'où la richesse exceptionnelle de l'ensemble. Ces vitraux présentent d'étonnantes similitudes avec ceux de la Bibliothèque nationale (qu'il a aussi conçus) quant à la composition des bordures fleuries, la palette et la présence significative de la fleur de lys, motif privilégié par l'artiste. Cette analogie, ajoutée au fait que l'atelier Perdriau était situé à proximité des maisons concernées, nous autorise à croire qu'il est l'auteur de ces vitraux.

Si les fabricants énumérés plus haut se sont partagé la production destinée aux édifices religieux et publics de Montréal, la grande majorité des vitraux encore visibles dans l'architecture domestique semble provenir des ateliers de la compagnie Hobbs. La Hobbs se distingue des autres ateliers par la taille de son entreprise et son mode de production. Fondée en 1902 à London (Ontario), elle ne tarde pas à prendre de l'expansion. Successivement, elle ouvre des succursales dans plusieurs villes canadiennes, dont une à Montréal en 1911. Le fondateur, le colonel P. S. Hobbs, est un homme d'affaires qui voit dans l'industrie du verre un commerce fort lucratif en ces années où le vitrail est très en demande. Il croit en la production en série et au rôle du *pattern-book*.



Vitrail éclairant la cage d'escalier d'une maison familiale, commandé chez Hobbs vers 1915. (photo: Nancy Mongrain)

PRODUCTION EN SÉRIE

En 1912, la Hobbs devient membre de la National Ornamental Glass Manufacturers' Association (N.O.G.M.A.), qui regroupe déjà plusieurs fabricants des États-Unis et du Canada. Cette adhésion permet à la manufacture d'offrir à ses clients un grand choix de modèles, vendus par catalogue à des prix qui, selon la publication, défient toute concurrence. Chaque fabricant membre de l'association est chargé de soumettre une vingtaine de modèles destinés à l'architecture religieuse et résidentielle. Une sélection est faite et le catalogue est ensuite imprimé et distribué dans tout le continent aux manufacturiers et grossistes qui y apposent leur nom. Le copyright demeure celui de la N.O.G.M.A. Le prix du vitrail est fixé au pied carré et varie selon la complexité de la facture et les verres utilisés¹. Un exemplaire du catalogue de 1914, portant l'estampille de la Hobbs, vient appuyer ces affirmations. Le catalogue comprend 107 pages sur papier glacé

dont plusieurs planches en couleurs, présentant 543 modèles de vitraux pour résidences. Les prix varient de 0,55\$ à 7,00\$ le pied carré.

Nous savons que vers 1930, la Hobbs compte environ trente-cinq employés à plein temps qui travaillent aux différentes étapes de la fabrication: maquette, taille du verre, assemblage, finition. Pour les commandes particulières, la manufacture fait appel à des artistes de l'extérieur pouvant dessiner des modèles plus élaborés et peindre les figures. Au cours des années suivantes, la crise économique fait baisser le chiffre d'affaires, ce qui entraîne l'arrêt de la production du vitrail domestique. Seule la construction d'églises empêche la compagnie de fermer ses portes. En 1952, la Hobbs est acquise par la Canadian Pittsburgh and Glass Company. La fusion de plusieurs vitreries en 1975 crée les industries P.P.G. L'atelier de vitrail, réduit aux seuls travaux de restauration, sera fermé définitivement en 1978 et, malheureusement, les archives ne seront pas conservées.

L'analyse comparative des vitraux de maisons montréalaises et des modèles offerts dans le catalogue Hobbs confirme l'hypothèse d'une production en série après 1911, époque où la Hobbs s'est établie à Montréal. Il apparaît évident que la vente par catalogue, instrument de promotion très utilisé dans le domaine de la construction depuis le XIX^e siècle, constitue un atout précieux pour cette entreprise. Il est intéressant de noter que l'on peut trouver dans une même maison des vitraux fort différents, commandés chez Hobbs. À titre d'exemple, cette maison unifamiliale construite vers 1915 pour laquelle le propriétaire avait choisi d'installer en façade des vitraux à décor de glycines; des motifs héraldiques très simples ornent les portes intérieures et un grand vitrail à figure féminine, intitulé *Le printemps*, éclaire la cage d'escalier.

L'ampleur du phénomène tel qu'on peut le mesurer aujourd'hui indique clairement qu'entre 1880 et 1930 il y eut une vogue pour le vitrail, surtout si l'on tient compte du fait que les vitraux *in situ* ne constituent qu'une partie de ceux qu'on a installés durant cette période. La popularité du vitrail comme élément décoratif de l'architecture domestique n'était pas exclusive à Montréal mais se manifestait dans tout le monde occidental. La multiplication des ateliers était une réponse à cet engouement. Pour satisfaire une clientèle plus large, on a eu recours aux moyens offerts par l'industrie: la production massive en série et la vente par catalogue. Même si un grand nombre de vitraux ont été fabriqués en série, ils n'en constituent pas moins un trait dominant du visage architectural de Montréal.

1. Jean-Claude Marsan, *Montréal en évolution*, Montréal, Fides, 1974, p. 195.

2. Sharon S. Darling, *Chicago Ceramics and Glass: an Illustrated History from 1871 to 1933*, Chicago Historical Society, 1979.

Louise Giroux est conservatrice adjointe au Musée des arts décoratifs de Montréal.